



EDWIGE STEULET, 34 ANS

Cheffe d'exploitation à Bourrignon (JU), présidente de l'Association des paysannes jurassiennes

«J'ai d'abord obtenu un bachelors en soins infirmiers, un domaine où je pensais faire carrière, mais j'ai finalement passé mon brevet de paysanne. Puis, en 2020, j'ai repris l'exploitation de mes parents où j'éleve désormais des vaches allaitantes. Je continue également de travailler comme infirmière à la Haute École Arc Santé à 50% et j'occupe le poste de présidente des Paysannes jurassiennes. Concernant la place des femmes dans l'agriculture, il y a une prise de position plus affirmée des agricultrices, et c'est vraiment positif. Cependant, il y a encore trop de situations où les femmes ne bénéficient pas d'un revenu et de couvertures sociales, ce que je regrette. Il n'est pas toujours simple d'être cheffe d'exploitation. Les préjugés persistent malgré une évolution des mentalités. J'ai l'impression de

devoir prouver ma légitimité beaucoup plus qu'un homme, car il y a moins de tolérance à l'égard des femmes. Je suis aussi quelqu'un de très féminine, je suis toujours maquillée, d'ailleurs, le premier geste que je fais le matin est de mettre du rouge à lèvres, ce qui entraîne certains jugements. On ne me prend pas toujours au sérieux. Les femmes paysannes doivent oser se mettre davantage en avant, montrer qui elles sont. Souvent, je remarque que certaines restent encore très en retrait, consultant leur mari pour tout et pour rien. Elles manquent de confiance en elles et ne valorisent pas leurs compétences, alors qu'elles en ont plein. Les exploitations ne pourraient pas tourner sans elles, elles y occupent de nombreux rôles et sont toujours en train de courir d'un bout à l'autre pour aider, mais ce n'est pas assez reconnu.»



ANNE CHALLANDES, 55 ANS

Salariée dans son exploitation à Fontainemelon (NE), présidente de l'Union suisse des paysannes et des femmes rurales

«J'ai fait des études de droit, mais je n'ai pas continué dans ce domaine. Je suis salariée au sein de l'exploitation agricole où je vis avec mon mari, depuis de nombreuses années. Je suis actuellement responsable de la gestion du foyer, de la comptabilité, de l'administration et des ressources humaines.

La reconnaissance des femmes dans le monde rural est une thématique très importante pour moi. Ce combat est lié à mon engagement en tant que présidente de l'Union suisse des paysannes et des femmes rurales, poste que j'occupe depuis 2019. J'apprécie énormément mon rôle auprès des femmes paysannes et la solidarité qui existe entre nous. Si je peux donner un conseil aux femmes, c'est de s'intéresser aux aspects qui peuvent sembler rébarbatifs, d'oser poser des questions. Le risque est de réaliser l'importance de ces aspects trop tard, comme après un accident, une maladie, un décès, ou lors d'une

séparation. Malheureusement, lors des divorces notamment, ce sont souvent les femmes qui font face à d'importantes difficultés. Donner de la visibilité au travail accompli à l'intérieur des foyers est crucial, à la campagne ou en ville. Je me souviens avoir dû faire face à des commentaires déplacés de mères quand j'allais chercher mes enfants à l'école. Elles me disaient à quel point j'avais de la chance de ne pas travailler, comme si je ne faisais rien de mes journées.

J'ai commencé à m'impliquer dans les associations paysannes en 2012 après une enquête menée par l'Office fédéral de l'agriculture et Agroscope sur la situation des femmes dans l'agriculture. Les conclusions ont montré qu'il restait encore beaucoup à faire concernant la rémunération des femmes et la reconnaissance de leur travail. Malgré des améliorations significatives, ces problèmes persistent aujourd'hui.»



VANESSA RENFER, 46 ANS

Salariée dans son exploitation à Enges (NE), secrétaire politique à Uniterre

«Je ne viens pas du milieu agricole, j'ai grandi à Lausanne, mais dès l'adolescence, j'ai commencé à travailler dans des fermes. J'ai ensuite envisagé de faire des études dans l'agriculture, mais j'ai finalement opté pour un cursus d'infirmière sage-femme. Puis, quand j'ai rencontré mon conjoint, j'ai décidé de lâcher mon métier pour travailler sur l'exploitation. Il était très clair que je serais rémunérée. Cela comportait de nombreux avantages, notamment l'accès au congé maternité. Cela représentait aussi une reconnaissance importante de mon travail. Au sein de la ferme, je participe aux soins du bétail, je m'occupe de l'administratif, de la vente directe et de la gestion de l'abattage des poulets ainsi que de la clientèle. Personnellement, je n'ai jamais rien eu à redire sur ma place en tant que femme. Je constate une évolution favorable au sein du milieu, mais il faut évidemment que cela continue ainsi car il reste encore des préjugés ou des situations inégalitaires. Certaines de mes connaissances m'ont déjà dit qu'elles n'oseraient pas demander un salaire, donc j'apprécie de pouvoir parler sans tabou de mon cas pour donner l'exemple.

Quand je pense au manque de visibilité des femmes, je suis assez étonnée car s'il y a bien un milieu où elles ont toujours mis la main à la pâte, c'est celui-ci. Je ne sais pas dans quelle situation serait le monde agricole aujourd'hui sans elles. D'ailleurs, de nombreuses activités annexes à l'agriculture extrêmement favorables pour les exploitations sont créées sous l'impulsion des femmes, comme l'accueil à la ferme et la vente directe.»